

La lumière de Lisbonne

Lors de mon premier séjour à Lisbonne, j'ai visité le Musée national d'art ancien, rue des Fenêtres vertes. J'ai commencé par les collections de peintures européennes, parce qu'on va naturellement vers ce qu'on connaît déjà. Je suis passé ensuite à la peinture portugaise, si peu connue en dehors du Portugal. C'était encore un terrain familier, avec les saints, les drapés, les dorures, l'architecture médiévale. Un peu plus loin, c'est devenu plus intrigant avec le département des arts de l'expansion. Cinq siècles de navigation autour du monde ont disséminé le Portugal partout, dans la violence de la colonisation, mais aussi avec la curiosité réciproque des civilisations qui se rencontraient. Dans ces parages, je suis resté stupéfait devant les paravents de l'art Nanban.

Dans ces toiles sont représentés des navires portugais aux abords des côtes japonaises, sur fond d'or, avec mille détails minutieux, les équipages, les officiers, les missionnaires, les marchands faisant du commerce avec les samouraïs. Le premier navire portugais est arrivé au Japon par le sud en 1543, et les Japonais ont tôt fait de baptiser ces étrangers un peu rustres "barbares du sud", Nanban. Cette arrivée inattendue a néanmoins tant marqué les esprits qu'un mouvement artistique, l'art Nanban, a prospéré au Japon jusqu'au début du siècle suivant. Les riches japonais ont eu le goût pour ces représentations à la manière japonaise de ces étranges navires et de leurs occupants. On imagine les intérieurs aristocratiques avec ces paravents montrant des gens venus d'un ailleurs exotique. Et cela nous rappelle que la mondialisation a sans doute commencé à Lisbonne, ou du moins au Portugal.

A la sortie du musée, l'esprit un peu chaviré, on va se reposer dans le square devant le bâtiment qui surplombe les installations portuaires : la gare maritime qui accueille les paquebots de croisière, les dépôts de conteneurs qui attendent d'être chargés sur les cargos qui les emmèneront à l'autre bout du monde, ou le contraire. Et là, d'un coup, ça vient en pleine figure, tout est là, l'océan, les bateaux, les échanges maritimes. On vient de voir sur fond d'or les débuts de la mondialisation dont Lisbonne était le centre, et c'est ensuite un véritable court-circuit historique qu'il nous est donné de vivre. Cinq siècles plus tard, d'autres bateaux sont là qui perpétuent l'histoire.

La différence, c'est que Lisbonne n'est plus le centre de ces flux, ni l'Europe d'ailleurs. Il reste ces paravents, des mots laissés ici ou là dans le monde ("abobora" au Japon, ou "formosa" qui a servi un temps à désigner Taiwan), ou d'autres adoptés ici ("cha" pour le thé), et la nostalgie d'avoir été là où tout convergeait alors que le sentiment lancinant d'avoir reflué à la périphérie domine maintenant, malgré la prolifération des vols low cost qui a transformé le Portugal en destination touristique de masse. Le journal Público titrait encore le 10 décembre 2015 : "La 5e avenue du XVIe siècle était à Lisbonne" à propos d'un tableau hollandais redécouvert peu de temps auparavant qui montre une rue commerçante de Lisbonne (la rue Neuve des Marchands) dans les années 1520, résolument cosmopolite, comme New York aujourd'hui.

La ville était et reste tournée vers l'océan distant d'une dizaine de kilomètres. On trouve l'air du large partout. Et la lumière un rien altérée par cet océan si proche, la lumière de Lisbonne si particulière, le rappelle si on l'avait oublié. C'est cette présence si profonde dans l'histoire de la ville que j'ai suivie dans mes prises de vues.

Jean Claude Mouton